

Pour saluer Biga

On lit certains poètes pour les lents mouvements qu'ils impulsent au langage, pour la torsion de leur ton, pour la limpidité d'une vision. On lit Daniel Biga pour la corde vocale, pour la langue toute entière, pour le dessin général, pour l'embrassement d'une voix qui parle à tous. C'est l'écriture fraternelle, qui déborde et qui jamais ne semble se rétracter sur soi. Poésie graffitti qui arrête le lecteur passager et l'interpelle, pour le remettre sur son chemin une fois les yeux changés. Et dans telle ou telle rue du souvenir on se dit qu'à côté de son copain Killroy dessiné à la hâte sur le mur, Biga was here ! Biga était là.

Daniel Biga nous vient de Peter Pan, éternel enfant tour à tour frondeur et mélancolique, espiègle et grave. Non pas que son monde soit imaginaire – ou alors il faut considérer la poésie comme le grand Lieu Imaginaire, là où le temps, celui du poème, est infini – mais parce que le motif du jeu est au centre de son œuvre. Le jeu sur les mots, sur leur musique, leurs significations en chausse-trappes, *je joue à être moi-même*, pourrait-on dire. Comme un sale gosse qui aurait mal lu Rimbaud et serait devenu Rimbaud. Mots compagnons de tous bords, poésie qui invite aussi bien l'anglais que le danois, le nissard et l'italien. Pourquoi une langue et pas une autre ? Pourquoi pas toutes les langues, et dans ce cortège toutes les sonorités, tous les sens, tous les détournements ? Biga pose sur la complexité du monde une simplicité complète. Il répond par la variété, le calembour, le ton direct, l'arrière-pensée mise à nu. Comme s'il voulait se dérober à la poésie il inscrit son œuvre dans le domaine immédiat de la vie. Il marche sur les passerelles. Ses livres sont de ceux qui affirment que ce sont bien les poètes qui font la poésie.

Biga enseigne à son insu, sans être maître, sans invoquer de chapelle. Quel besoin d'appartenir d'ailleurs à telle ou telle chapelle lorsqu'on bâtit tour à tour des cabanes de bois et des cathédrales ouvertes aux vents ? Lorsqu'on aménage le « rivage de l'amour total » ? Il refuse les cloisons des chapelles, il refuse de se faire enfermer dans une image, encore moins dans la sienne. Poète ou peintre, il ne s'enferme jamais en lui-même. Des oiseaux fous – mohicans – des débuts, encres joyeuses et collages éparpillés, au travail plus conceptuel, théorique de ses tableaux d'anatomie sexuelle, jusqu'aux grands rouleaux de papiers foulés aux pieds, peintures circulaires, mains tendues vers soi, vers l'autre. Il faut voir, il faut lire l'œuvre de Biga comme un cœur qui bat.

Il faut aussi se souvenir de Peter Pan, enfant à rebours soumis à la grande angoisse de la mort. Ce n'est pas parce que l'on refuse de vieillir que le temps ne passe pas, mais même sur les pierres tombales – à l'Athanée – Biga nous accueille avec ses fragments juvéniles, toujours à l'affût de quelque mauvais coup, des découvertes nécessaires plein les poches. Il nous souhaite la bienvenue, plus fringant à chaque livre, lui qui se cabre se débat et piaffe comme pour dire : vous ne m'enfermerez pas dans une langue. Ses poèmes sont des plus précieux : ils nous font gagner du temps.

Il faut remercier Daniel Biga, poète revenu chercher son ombre sur la terre, d'écrire à 70 ans les poèmes qu'on aurait voulu écrire à 20 ans.

Big up Biga.